

L'ÉCOLE D'ART

(ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES SOCIALES)

L'ART ET LES MŒURS
EN FRANCE

PAR MM.

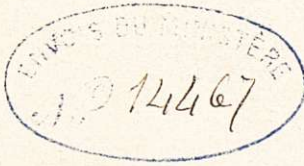
RAYMOND BOUYER — LÉON DESHAIRS
 ÉMILE HINZELIN — HENRY MARCEL — PIERRE MARCEL
 FRANÇOIS MONOD — CHARLES NORMAND — EDMOND PILON — LÉON ROSENTHAL
 ÉDOUARD SARRADIN — CHARLES SAUNIER — GASTON SCHÉFER
 MAURICE TOURNEUX

Préface de M. André MICHEL

Conservateur au Musée du Louvre.



Ouvrage orné de 24 planches hors texte.



PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

1909

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

HENRI MONNIER — GAVARNI¹

Importance nouvelle des classes moyennes. — Monnier analyste de la vie médiocre. — Gavarni et la question d'argent.

Henri Monnier, Gavarni — deux artistes d'un tempérament si différent qu'on s'étonne d'abord de les voir rapprochés : mais ils se ressemblent parce que leur grande affaire, à tous deux, a été d'observer leurs contemporains et, comme ils ont vécu exactement dans le même temps, Monnier né en 1805, Gavarni en 1804, il se trouve que, malgré tout, leurs témoignages peuvent se confronter. Ils ont assisté au triomphe politique de la bourgeoisie, ils ont regardé les héros du jour et se sont amusés de mille choses qui parurent alors nouvelles et auxquelles nous nous sommes peu à peu accoutumés. Les classes moyennes, les petites gens qui, désormais, régendent la France, n'ont pas hérité des allures de l'aristocratie qu'ils ont dépossédée. Ils n'ont ni la naissance, ni l'éducation, ils n'ont pas surtout ces fortunes héréditaires qui rendent aisé le mépris de l'or et permettent de n'afficher que des passions généreuses ou chevaleresques. L'amour, l'honneur, la gloire ne sont pas leurs préoccupations ordinaires. Ils ont grandi derrière les comptoirs, supputent la date de leurs échéances et

1. Ce chapitre a été écrit par M. Léon Rosenthal.

sont obligés de calculer jusqu'à leurs folies. Leur vie, leurs horizons sont mesquins. Monnier et Gavarni se sont constitués les historiographes des arrière-neveux de M. Dimanche et de M. Jourdain devenus le pays légal de Louis-Philippe.

*
* *

Singulière figure que celle d'Henri Monnier. Ancien expéditionnaire dans un ministère, tour à tour ou simultanément, dessinateur, acteur ambulant, écrivain, auteur dramatique, il patauge dans la vie, côtoyant plusieurs fois le succès mais incapable de fixer la chance ; au total un raté. Créateur du type de Joseph Prudhomme, il finit par être victime de sa propre imagination et s'incarne dans le type qu'il a créé.

Les lithographies à la plume sur lesquelles nous appelons l'attention datent des premières années de sa carrière. Plus tard, il a subi des influences, celles de Gavarni et de Daumier, et il a été moins personnel. Au début il a eu sa note à lui et, par deux ou trois années d'avance, il a été presque un précurseur.

Ces lithographies sont tracées d'une plume sèche et, en apparence, hésitantes ; elles demandent absolument le complément du coloriage et, coloriées à la main, elles restent de médiocres images ; elles ressemblent aux vues sur verre préparées pour lanternes magiques. Regardez-les cependant d'un peu près, et vous découvrirez, sous ces dehors de faible séduction, une aptitude extraordinaire à saisir et à fixer le caractère d'une scène typique : vous les admirerez comme des photographies d'une rare exactitude morale. La scène est composée avec un sûr instinct d'acteur : le cadre avec les accessoires nécessaires, les personnages dont la psychologie se révèle par leur costume presque autant que par leur physionomie,

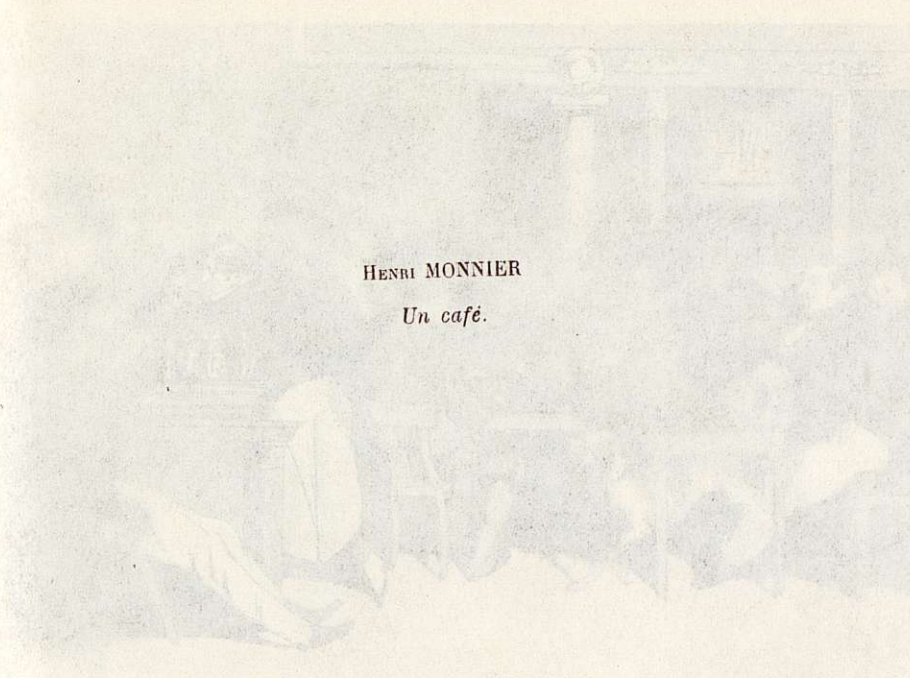
tout concourt à l'effet désiré. Henri Monnier cherche rarement à faire montre d'esprit. Ses dessins, le plus ordinairement, ont un titre et non pas une légende; ce ne sont pas des satires, encore moins des caricatures, ce sont des procès-verbaux. L'intérêt vient de l'extrême finesse avec laquelle sont observés les faits et gestes, et de la correspondance soulignée entre les passions, les pensées, les instincts et les habits, les appartements et les meubles ou, comme dirait un philosophe, entre le physique et le moral.

Pour définir l'évolution sociale dont il est le témoin, Henri Monnier oppose simplement les gestes coutumiers de la société déchue aux habitudes de la société nouvelle (*Jadis et Aujourd'hui*, 1829). Jadis, *une soirée* était une réunion de familles nobles. Soies et velours, perruques, mouches et épées, couleurs claires, attitudes dégagées, égayaient la fête donnée dans des appartements luxueux. Aujourd'hui, c'est la bourgeoisie qui donne à danser. L'appartement, moins somptueux, n'est pas destiné à recevoir, on l'aménage pour la circonstance tant bien que mal; les élégances sont douteuses, les costumes sombres ou d'un goût criard, les attitudes sont empruntées. C'est, si vous le voulez, le bal de César Birotteau. Autrefois, sur les promenades, les dames dans leurs chaises donnaient audience aux seigneurs et aux abbés; les rustres s'effaçaient; aujourd'hui ce sont les gens de rien qui occupent la première place: des dames à pied causent avec des officiers, les bourgeois circulent et prennent leurs aises. Jadis, la toilette était un acte solennel de la vie mondaine, pour les gens d'aujourd'hui c'est une opération fort prosaïque. Jadis le médecin à perruque donnait de doctes ordonnances; aujourd'hui pimpant et familier, il est le camarade de ses malades. Enfin, puisqu'il convient de mêler, tout de même, à ces

tableaux très sérieux quelque malice : autrefois un grave précepteur terminait l'instruction du jeune seigneur ; le dandy d'aujourd'hui assis dans une causeuse près d'une jeune femme élégante, s'exerce aux conversations galantes : c'est *Le complément des études*. La scène est charmante, de l'esprit le plus discret, le plus délicat.

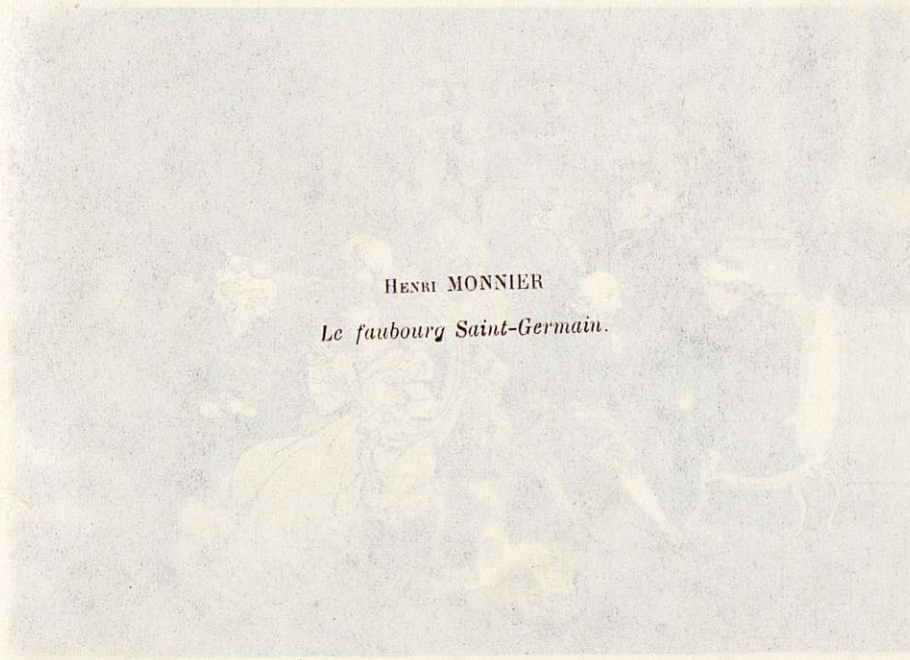
Oublions le passé et regardons autour de nous. Que de différences entre les habitants des différents points de Paris (*Six quartiers de Paris*, 1828). Au *Marais*, toute la famille réunie fait sa partie de bezigue ; *Faubourg Saint-Honoré*, dans un salon sobre, des officiers en civil se rendent visite, un portrait de maréchal de France décore la pièce ; *Chaussée-d'Antin*, de notables électeurs, officiers de la garde nationale, donnent une grande réception. Cependant, *Faubourg Saint-Germain*, tandis que des membres de la congrégation cabalent contre le ministère Martignac, un jeune homme très correct assis timidement au bord d'une chaise subit, en présence d'une douairière, une présentation fort embarrassante. C'est le milieu où Julien Sorel observait les amis de M^{lle} de la Mole. *Quartier de la Bourse*, on joue à la hausse et le *Quartier Saint-Denis* est parti en goguette : on dîne, sur l'herbe, d'un melon et d'un jambon ; ces messieurs sont en bras de chemise, un bon vivant s'est affublé du chapeau de sa femme ; on chante les refrains de Béranger.

Une promenade d'Henri Monnier à travers *Les boutiques* parisiennes est infiniment suggestive. Décorées selon le style impérial, ces boutiques sont loin des splendeurs que vont revêtir peu à peu les magasins de nos jours. Le pharmacien se dénomme encore apothicaire. Il n'a pas écarté des yeux du public un mystérieux laboratoire. Tandis que le patron écoute les confidences éplorées que lui fait un élégant, victime vraisemblable de l'amour, un laquais en grande livrée vient, majestueux, faire renou-



HENRI MONNIER

Un café.



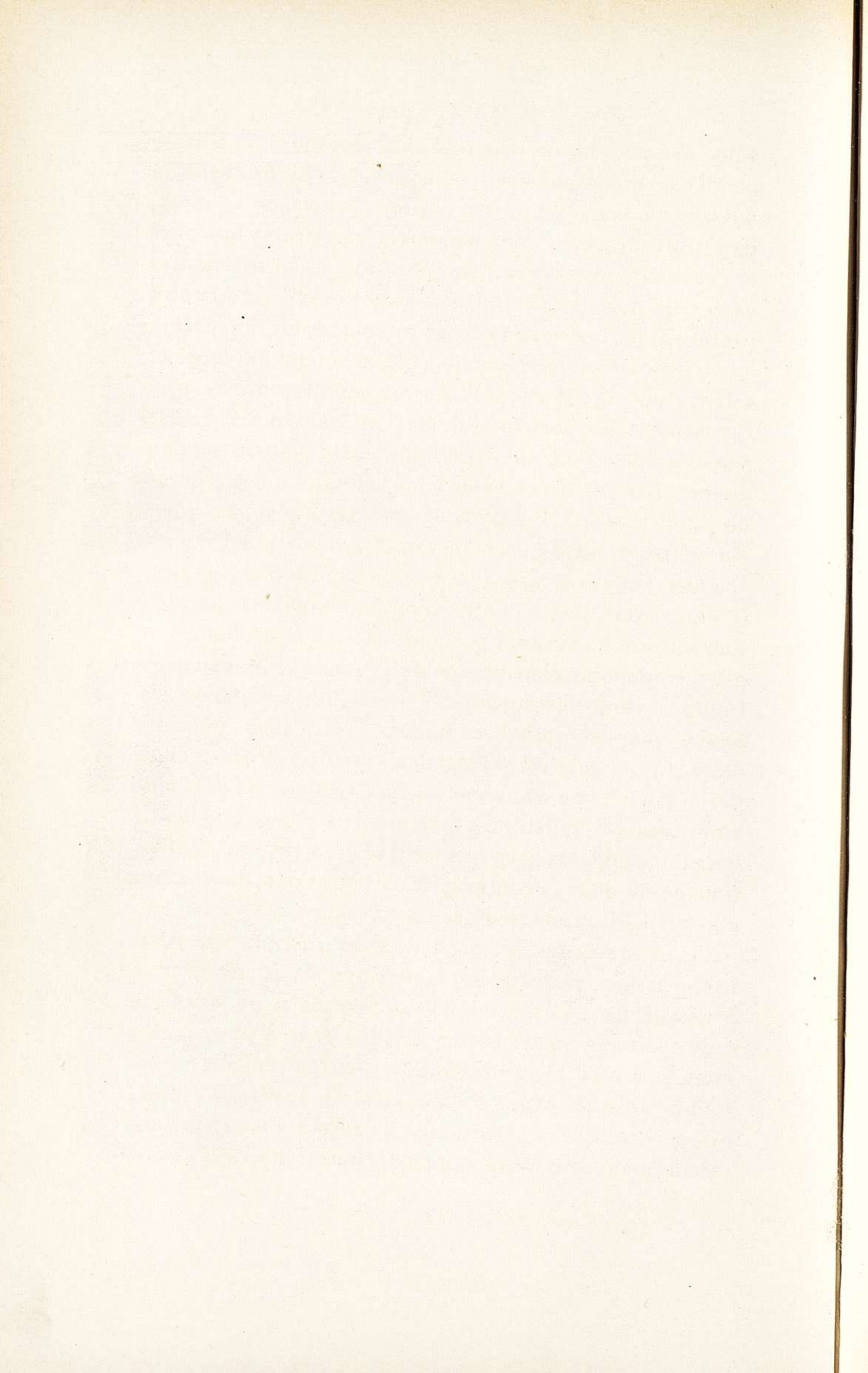
HENRI MONNIER

Le faubourg Saint-Germain.

B.U.R.



B.U.R.



veler une potion ; un pauvre diable regarde, recueilli, le paquet qu'un garçon ficelle avec science. La *Boutique de modes*, où l'on s'empresse auprès des riches clientes, paraîtrait singulièrement mesquine, vulgaire et bruyante à nos contemporaines habituées au style sévère des salons de nos couturiers. Les petits-neveux de Turcaret protègent l'art et, comme leurs ressources ainsi que leurs appartements sont médiocres, ils achètent gravures et tableautins. Le *Marchand d'estampes* présente respectueusement ses portefeuilles au jugement d'une grosse dame drapée dans un magnifique châle jaune, escortée de monsieur son fils et de sa demoiselle. Loin des regards du public, dans la boutique obscure du *Bouquiniste*, des amateurs explorent un monceau d'in-folios poudreux.

Voici, enfin, *Le café*. L'aspect en est des plus simples, il ne semble guère s'être modifié depuis le jour où Gabriel de Saint-Aubin y réunissait les nouvellistes. Il est même moins élégant, moins propre que les salles où Boilly a peint ses Joueurs d'échecs. Pourtant l'on s'y presse sous les quinquets fumeux : on y joue, on y lit, on y rêve. Foule sans élégance, sans politesse même, parmi laquelle on n'aperçoit aucune femme sauf la « sensible brune » qui trône au comptoir et dont l'opulente beauté semble préoccuper singulièrement un habitué tout perdu dans sa contemplation tandis que, d'une main machinale, il remue lentement son café.

Ces scènes muettes, par leur vague, par leur généralité, par leur richesse imprévue, sont la partie la plus originale de l'œuvre dessiné de Monnier. Ce n'est pas qu'il n'ait essayé de serrer de plus près l'analyse des mœurs et qu'il n'y ait réussi. Il a narré avec finesse les *Petites félicités* et les *Petites misères humaines* (1829), campé des scènes charmantes : l'entrée chez le restaurateur d'un couple en bonne fortune : lui, très à son

aise, fait au patron ses recommandations; elle, la tête cachée sous un voile épais, se glisse dans le cabinet particulier; une *Présentation*: sous l'égide de sa mère imposante et habile, une jeune fille fait sa belle révérence à un monsieur grave, d'âge mûr, qui s'avance la jambe tendue. D'une plume un peu gracile, d'un esprit un peu frêle, il a esquissé ce thème des *Grisettes* (1829), où Gavarni allait triompher. Il reste incomparable comme peintre des employés de bureau. Les *Mœurs administratives* (1828), forment une monographie dont Le Play aurait admiré le plan. Henri Monnier, en la signant, a joint à son nom la mention « ancien employé au ministère de la Justice »; il y a déployé ses rancunes avec une remarquable méthode. Devant nous défilent les représentants de tous les degrés de la hiérarchie, depuis le surnuméraire jusqu'au chef de division, de moins en moins laborieux, de plus en plus vaniteux à mesure qu'ils s'élèvent, insolents envers leurs subordonnés, plats devant leurs supérieurs, tous satisfaits de leur génie, moins infatués cependant que le garçon qui balaie le bureau. Heure par heure, nous sommes renseignés sur les faits et gestes de ces messieurs: à 8 heures, on balaye; à 9 heures, les employés arrivent; à 10 heures, ils lisent les journaux; à 10 heures et demie, ils bavardent; sur le coup de midi, arrive le chef de bureau; pendant trois minutes règne une assiduité exemplaire, mais aussitôt après, les distractions recommencent; à 2 heures, plus personne, des chapeaux placés en évidence attestent seuls que leurs possesseurs n'ont pas quitté le ministère dont ils s'échapperont à 4 heures. Deux événements seuls tranchent sur la monotonie de cette existence oisive: la *Demande d'augmentation* exposée timidement à des personnages qui se rengorgent, les *Compliments à une nouvelle excellence* où le rang se mesure à la flexibilité de l'échine.

Les images que nous venons d'étudier ont été publiées par Monnier dans un espace de temps très court, entre 1827 et 1832 ; elles annonçaient une verve, une fécondité, un talent qui se sont, presque aussitôt, atrophies. Nulle part n'y apparaît encore le type de Joseph Prudhomme, mais il se laisse pressentir. Monnier a donné à l'un de ses albums pour épigraphe : « Les sots sont ici-bas pour notre bon plaisir » et il prête, quelque part, à un bonhomme provisoirement appelé M. Courtin, l'observation demeurée célèbre : « Otez l'homme de la société... vous l'isolez. » Prudhomme sera surtout raconté, mimé, incarné par Monnier qui le dessinera plus rarement et la meilleure image de l'illustre professeur de calligraphie sera, en somme, signée par Daumier.

*
* *

L'historien des mœurs ou le curieux s'intéressent seuls aujourd'hui à Monnier. Gavarni n'a pas cessé d'être populaire. Ce n'est pas seulement parce qu'il est plus grand, c'est aussi parce qu'il a eu le don de rester perpétuellement jeune. Son crayon a une vivacité, une allégresse telles qu'il conserve aux modes les plus désuètes, les plus ridicules, leur primitive vénusté. Son esprit est si juste, si clair, s'exprime avec tant d'élégance spontanée, que ses légendes semblent écrites d'hier. Il est difficile, au reste, d'écrire sur lui ; parce que les Goncourt lui ont consacré un livre précieux, et aussi parce qu'il semble protester, par le caractère de son œuvre, contre la lourdeur d'un exposé méthodique.

Pourtant il semble que sa physionomie si connue se soit quelque peu déformée dans l'imagination publique. Comme il a été très spirituel et très gai, qu'il s'est visiblement amusé du spectacle que lui offraient ses con-

temporains, on ne voit guère en lui qu'un amuseur. On sait qu'il a été très averti de la beauté féminine et des élégances mondaines, qu'il a chanté le bal masqué et ri de l'adultère, mais on ne lui attribue pas un don d'observation plus profonde. On le veut frivole ou superficiel.

Sans prétendre découvrir en lui un analyste subtil, il est aisé de montrer qu'il eut un sentiment très fin des ressorts essentiels de la vie de son temps. La prépondérance qu'exerce, parmi nous, la question d'argent ne lui a pas échappé. Le rapprochement de quelques images suffira à le démontrer.

« Peintre de mœurs épris d'idéal élégant », Gavarni, à ses débuts, ne cherchait qu'à être un excellent costumier ; il faisait d'incomparables gravures de modes ; nul ne savait, comme lui, couper un frac et rouler le châle d'un gilet. Il était l'interprète et le conseiller des grands tailleurs et des bonnes faiseuses. Il ne paraissait connaître que la jeunesse, la grâce et la richesse et n'attribuait à ses personnages d'esprit ou d'âme que ce qu'il en fallait pour animer leurs costumes. Une lithographie exquise, du crayon le plus sûr et le plus léger, où il a représenté *Une loge à l'Opéra*, semble résumer ses aspirations sociales et artistiques.

Mais, exagérant ses premiers succès, Gavarni, en 1831, s'avisait de fonder un journal et le *Journal des gens du monde*, lancé le 6 décembre 1833, s'effondrait dès juillet 1834, dans un désastre complet. Gavarni, pendant un an, tentait mille expédients, se dérobaux recors mis à sa poursuite et, vaincu, échouait enfin à Clichy en mars 1835.

C'est ainsi qu'il apprit, d'une façon un peu rude, les réalités pressantes de la vie contemporaine. Il ne peindra plus désormais ce grand monde séduisant, mais qui

GAVARNI

— *Prête-moi vingt francs, Guille-*
main, j'ai le domino rose à déjeuner.

— *Je l'ai eu à souper, mon pauvre*
homme, et je n'ai plus le sou.

GAVARNI

— *Petit homme, nous t'apportons ta*
casquette, ta pipe d'écume, et ton
Montaigne.

GAVARNI

— *Pardon, belle dame, si je croyais*
avoir acquis quelques droits à votre
reconnaissance pour le montant de
laquelle vous voudrez bien, alors, vous
entendre avec mon huissier.

GAVARNI

Une loge à l'Opéra.

G. U. R.



B.U.R.

l'a abandonné. Ses héros sont des gens médiocres : étudiants, commerçants, bourgeoisie ; s'il célèbre, auprès d'eux, la beauté, la grâce, la jeunesse, il n'en est pas moins vrai qu'il les exalte dans les milieux dont s'est amusé Henri Monnier. Ses Chicards sont des cousins de Monsieur Prudhomme, ses lorettes et ses débardeurs sont les filles des protagonistes du roman chez la portière.

Les bals masqués où il nous conduit ne ressemblent pas à la soirée élégante présidée par la maréchale et décrite dans *l'Éducation sentimentale*. Ce sont plutôt les palais fréquentés par la reine Bacchanale. Tous, dominos et clodoches, ont payé trente sous le droit de conduire des quadrilles échevelés et de narguer le municipal de service. Leurs costumes de louage ne sont ni riches, ni frais. Souvent ils ont passé au Mont-de-Piété pour réunir les sommes indispensables à une orgie bruyante et peu coûteuse. Et voici un bout de dialogue surpris, dans un couloir, entre deux travestis : « Prête-moi 20 francs, Guillemain, j'ai le domino rose à déjeuner — Je l'ai eu à souper, mon pauvre bonhomme, et je n'ai plus le sou. »

Parmi les filles, dont les visages, les gestes, la démarche, prennent sous le crayon de Gavarni, tant de séduction, il en est que le plaisir seul attire, il en est d'autres moins désintéressées. Celles-là, Gavarni n'ignore pas l'avenir qui leur est réservé. Il sait aussi que la vie leur est parfois dure, et n'est-ce pas pitié de voir cette jolie fille disputer à une amie les bonnes grâces d'un bonhomme, disgracieux, vieux, mais riche. « Vous faites des folies, monsieur le comte, pour une femme qui ne mérite certes pas l'attachement d'un jeune homme comme vous. »

Étudiants imprévoyants ou viveurs peu scrupuleux

ont, en perspective, Clichy. Ils n'y perdent pas leur gaité mais on sent que, souvent, ils font contre mauvaise fortune bon cœur, et que les grilles aux fenêtres gâtent tout plaisir. Parfois, aux heures de marasme, survient un ami : « Je viens déjeuner chez toi. — Ah bien. — Et dîner chez toi. — Ah bah ! — Et coucher chez toi. — Ah fichtre ! »

Échapperons-nous à ces soucis en fréquentant un monde plus distingué et plus régulier ? Illusion vite détruite. Dans un salon luxueux, une jeune femme et un monsieur fort corrects échangent des salutations, et voici le madrigal débité par le monsieur, chapeau bas et échine courbée : « Pardon, belle dame, si je croyais avoir acquis quelques droits à votre reconnaissance pour le montant de laquelle vous voudrez bien, alors, vous entendre avec mon huissier. »

Au théâtre, pendant l'entr'acte, deux amis, en tenue de soirée, bavardent, et l'un d'eux, aimablement : « Savez-vous, mon cher Beauminet, que m'ame Beauminet a ce soir une bien jolie toilette. » Ce compliment ne met pas en liesse Beauminet. Sa tête exprime le désespoir et la résignation. Est-ce simplement craintes conjugales, jalousie à l'égard d'une coquette ? Ne prévoit-il pas aussi la note à payer ? La veille d'un *Jour d'échéances* tandis que madame, insouciant, dormira à poings fermés, monsieur, assis dans son lit, rêvera, tragique, sous son bonnet de coton, hanté par le spectre de la hideuse banqueroute.

Clichy attend le brave homme malheureux tout aussi bien que l'imprévoyant ou l'escroc. Ce bon père, qui fait sauter son enfant sur ses genoux, l'embrasse d'autant plus tendrement qu'il ne l'a vu de la semaine. Sa femme lui apporte des menus objets propres à adoucir sa captivité, car il est prisonnier pour dettes : « Petit homme,

dit-elle, nous t'apportons ta casquette, ta pipe et ton Montaigne. » La scène, dans sa discrétion, est vraiment touchante.

Sans doute, les images que je viens d'évoquer paraîtraient pâles à qui les confronterait avec les romans de Balzac ou les réquisitoires de Daumier. Mais je n'ai point prétendu montrer, en Gavarni, un censeur puissant des mœurs ; j'ai voulu prouver simplement qu'il ne les avait pas ignorées.

On me pardonnera de ne pas souligner tout ce que Gavarni fournit, par ailleurs, à l'historien. Qui prétendrait, sans le consulter, parler doctement de l'adultère bourgeois, de l'évolution de la galanterie, des étudiants, des rapins, du monde du théâtre, sous la monarchie de Juillet ; qui méconnaîtrait en lui le peintre unique du Carnaval ?

*
* *

Monnier et Gavarni, comme Traviès, Grandville ou Decamps, comme Daumier lui-même ont vécu en un temps où le grand art se débattait entre des formules intransigeantes et contraires, époque d'incertitude où romantiques, classiques et néo-grecs, se rencontraient sur ce point unique qu'ils restaient étrangers à la vie de leur temps. Dans le malaise que subirent toutes les consciences artistiques sous la monarchie de Juillet, quelques critiques d'avant-garde, quelques artistes aventureux, annoncèrent un art qui serait le reflet de l'ambiance présente et des préoccupations sociales. Cette formule libératrice que l'on cherchait en tâtonnant, les caricaturistes l'avaient déjà trouvée ; seuls les préjugés contre un genre réputé inférieur empêchaient de s'en apercevoir. Tandis que peintres coloristes et dessinateurs

opposaient leurs doctrines formelles, par les lithographies de quelques amuseurs modestes se renouait le lien entre l'art et la société, et c'est parce qu'ils frayèrent les voies à Millet, à Courbet, aux peintres de la vie moderne, que nous rendons aujourd'hui aux collaborateurs de la *Caricature* la place qu'ils ne reçurent pas de leurs contemporains et qui leur était due.
